

## Préface

Le temps où l'histoire des idées et des recherches linguistiques était un continent immergé, une réalité à peine sondée par la plupart des linguistes, est désormais lointain. Au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, il n'y avait encore qu'une élite très restreinte de chercheurs isolés comme Antonino Pagliaro, Hendrik Pos, Eugenio Coseriu, Pieter Verburg qui en avait une connaissance approfondie. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du siècle que l'œuvre pionnière de Hans Aarsleff, Konrad Koerner, Sylvain Auroux, Lia Formigari s'est pleinement approprié l'histoire passée des enquêtes et des théories linguistiques et a transformé l'historiographie (de la) linguistique en un secteur disciplinaire systématique et autonome, en une branche fleurissante et fructueuse des sciences du langage.

Ceux qui, quelques années auparavant, avaient été contraints de pratiquer une historiographie « monumentale » (en ce qui me concerne, Jürgen Trabant m'adressa ensuite le même reproche à propos de certains de mes travaux du début des années 1960), à partir des années 1970, ont dû et pu prendre connaissance d'une trame de plus en plus épaisse d'œuvres, de chercheurs, de tendances, d'influences qui ont innervé l'histoire des idées et des recherches linguistiques depuis l'antiquité grecque et latine jusqu'à l'époque médiévale et aux temps modernes, en allant de l'Europe aux traditions culturelles et philosophiques de l'Orient chinois et indien et du monde arabe. Même lorsqu'il est apparu nécessaire d'étudier la signification comme complément nécessaire des enquêtes linguistiques, nous n'avons vu pendant longtemps que des sommités isolées comme Michel Bréal et parfois oubliées en dehors du milieu allemand comme Friedrich Schleiermacher et Christian Karl Reisig. Aujourd'hui, nous apercevons enfin maints chercheurs et théoriciens, souvent en contact entre eux, qui au cours du xix<sup>e</sup> siècle ont contribué à l'éclosion et au développement de l'étude linguistique du sens, étude que l'on dénomme depuis Bréal sémantique.

L'ouvrage de Valentina Bisconti nous conduit au cœur de cette histoire. Pourtant, son travail ne se veut pas un catalogue exhaustif d'auteurs, œuvres, contributions. Certes, l'appareil documentaire du livre est imposant. La bibliographie comporte plus de six cents titres, sources primaires et littérature secondaire confondues ; plus de trois cents sont les auteurs convoqués et discutés, parmi lesquels ressortent par ordre de fréquence Michel Bréal, Émile Littré, Gaston Paris, Arsène Darmesteter, Adolphe Hatzfeld, Ferdinand de Saussure, Eugenio Coseriu, Algirdas Greimas, Josette Rey-Debove, Alan Rey, Bernard Quemada, Sylvain Auroux. Il n'en reste pas moins que l'itinéraire historique et théorique que dessine l'ouvrage de Valentina Bisconti n'est ni un inventaire ni un catalogue. C'est, au contraire, la vérification d'une idée.

L'idée structurante autour de laquelle s'agrègent les pages et les analyses de cet ouvrage est celle exprimée dès le titre. Le sens, ce que nous appelons sens, ne peut guère faire l'objet d'une seule discipline et ce en raison de sa complexité intrinsèque. L'étude du sens n'est possible que si elle est alimentée par le concours de disciplines différentes. C'est dans cette perspective que Valentina Bisconti peut rassembler et valoriser les expériences et les grandes systématisations lexicographiques qui ont vu le jour en France à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : les dictionnaires de Littré, de Larousse et de Hatzfeld et Darmesteter.

La lexicographie a souffert et en partie souffre encore, dans sa réception et dans la considération dont elle fait l'objet, d'un décalage radical des appréciations. Traditionnellement, les dictionnaires – « livres des mots » – et leurs auteurs dépassent par leur popularité celle de tout autre contributeur à l'étude du langage. On peut avoir des idées vagues sur la personne, l'œuvre effective, la pensée d'Ambroise Calepin (Ambrosius Calepinus), néanmoins hormis quelques grammairiens anciens comme Donat, il n'est linguiste (je pense qu'on peut l'affirmer) dont la réputation ait transformé le nom propre en vocable commun dans plusieurs langues : *calepino* en italien, *calepin* en français, *calepino* en espagnol et portugais, *calepin* en maltais. Dans la vaste aire francophone, Littré et Larousse sont presque des mots communs : on se souvient de ces noms et des ouvrages qu'ils désignent bien plus que de celui d'un Bréal ou d'un Saussure. Il n'est helléniste ou latiniste éminent dont le nom ne résonne dans les diverses traditions scolaires comme ceux des auteurs de dictionnaires standards du grec et du latin : Gemoll, Rocci, Liddell-Scott, ... Le nom de Du Cange dépasse de loin la notoriété de n'importe quel illustre logicien et grammairien médiéval. Ainsi la version italienne de Wikipedia nous restitue-t-elle environ vingt-six mille mentions de Graziadio Isaia Ascoli, l'*Altwater* de la linguistique italienne, mais presque un demi million pour Niccolò Tommaseo et ses dictionnaires. En somme, gloire et célébrité pour les lexicographes, beaucoup moins pour les linguistes.

On serait presque tenté d'affirmer que les spécialistes de linguistique ont

pendant longtemps fait payer aux lexicographes une aussi grande popularité en regardant leurs œuvres avec un certain dédain, voire en les ignorant totalement. Il faut attendre des années plus récentes pour que les lexicographes commencent à trouver une place convenable dans les grands ouvrages de référence de l'histoire de la linguistique, comme par exemple l'imposant *Lexicon Grammaticorum* de Harro Stammerjohann.

Le fait est que les dictionnaires sont des œuvres artisanales, et leurs auteurs, individuels ou collectifs, ont conscience d'avoir procédé et de procéder par approximation. Ceux-ci manifestent cette conscience en se déclarant non pas *magistri* mais seulement *ministri*, serviteurs, de tous ceux qui les consultent. Il n'empêche que bien plus que toute recherche linguistique de niveau scientifique, les grands dictionnaires ont répondu d'époque en époque à la provocation, en guise de question naïve, formulée par Pier Paolo Pasolini : « Quelle langue fait-il ? ». Or non seulement les réponses ont-elles dit « la langue qu'il faisait », mais ces réponses elles-mêmes « ont fait langue » dans la mesure où elles ont considérablement pesé sur les destins des normes et des usages qui actualisent les systèmes linguistiques.

Valentina Bisconti s'est engagée sur ce terrain pour nous en dire encore plus. Les grands dictionnaires « ont fait linguistique » : ils ont recueilli, développé et relancé certaines idées de langue et, surtout, de sens des mots. L'analyse qu'elle propose des grands dictionnaires français montre dans le détail la dialectique qui s'est instaurée entre les systématisations lexicographiques et les idées de sens qui se développaient en France et outre-Rhin au XIX<sup>e</sup> siècle.

Forti de ces analyses, l'auteure peut ensuite s'attaquer aux théories du sens du XX<sup>e</sup> siècle et réaffirmer une fois de plus la validité du partage pluridisciplinaire dans l'étude du sens. À travers les pages de Valentina Bisconti ressort clairement l'idée que l'enquête historiographique ne prend valeur que par rapport à une conscience théorique de plus en plus affirmée et réfléchie. On peut dès lors espérer raisonnablement que l'intelligence pénétrante de la chercheuse se mesurera sans tarder à l'élaboration d'une théorie complète du sens à la hauteur de l'essor des études contemporaines, études qui lui sont bien connues et qui sont déjà discutées de manière critique dans le présent ouvrage.

Tullio De Mauro  
Rome, 12 juin 2016.